

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Feuille morte... / AR

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 52-55

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Feuille morte...

Vivre sans rêve, qu'est-ce ?
Edm. ROSTAND.

Le soleil vient de se coucher derrière les montagnes tout là-bas dans son lit d'or. Tout est calme dans la vallée. Le gros rocher tombé de la haute montagne sur lequel je suis assis est couronné d'une lugubre croix de bois... Je l'ai regardée longuement, cette croix ; elle m'est apparue comme un poteau indicateur dressé vers le ciel. Et j'en fus ému, et je me pris à murmurer : « *Ave crux spes unica...* Salut ô croix, ma seule espérance ! »

La terre est grande et belle tant que l'on veut, le

génie de l'homme ne tarit pas en inventions nouvelles ; l'art et la poésie ont des splendeurs de joie et des ravissements d'extase. Mais est-ce là l'ombre même du bonheur ? Le bonheur ! Que voilà un vain mot ici-bas. Ni l'abondance des richesses, ni les ambitions satisfaites, ni la culture de l'intelligence ne peuvent le donner et chaque plaisir, chaque joie, en s'enfuyant laisse dans notre cœur un trait qui le meurtrit.

Crux spes unica ! C'est au pied de la croix qu'est le salut ; c'est là que nous devons déposer tout ce qui n'est pas éternel : l'égoïsme, l'orgueil, la mollesse, la timidité, les impatiences... alors seulement notre esprit peut s'élever au-dessus des misères de cette vie et regarder la souffrance en face. Oui, la croix ! Voilà notre vie, voilà notre rêve !

« N'est-ce pas, demandait un jour un enfant, celui qui est saint a aussi sa croix ? » Oui, lui aussi a sa croix et c'est en appelant ses souffrances une croix qu'il les ennoblit et se sanctifie. Car l'homme est tout autre devant sa croix, tout autre devant ses souffrances : Il n'y est pas comme un accusateur ou un révolté... celui qui accepte une souffrance comme une croix veut s'améliorer, il veut sous son lourd poids devenir autre qu'il n'était.

On a souvent comparé la vie humaine à un voyage. Pour être vieille, la comparaison n'a pas cessé d'être exacte. Nous sommes des voyageurs et nous avons un étrange compagnon de route qui ne nous lâche pas d'une semelle : la souffrance. Maîtresse exigeante et sans pitié, elle imprime sur notre corps et sur notre cœur la marque de sa main dominatrice, et réclame impérieusement de ceux qu'elle broie, la générosité héroïque de l'acceptation.

Et cela ne suffit pas encore ; celui qui « subit » sa souffrance, qui croit avoir assez fait s'il l'accepte, n'en

comprend pas le sens. La souffrance en elle-même ne sert de rien ; la volonté seule de souffrir pour Dieu et en Dieu fait tout.

Dire de quelqu'un qu'il souffre devrait toujours se traduire ainsi : il commence à agir, il se prépare à à une vie meilleure, il se relève. Car c'est là l'école dans laquelle notre être supérieur se réveille et fait son éducation ; école pénible, sans doute... mais il faut y passer.

... La nuit était venue et j'étais toujours là, rêvant et regardant la sombre croix qui se découpait dans le ciel noir... *Ave crux spes unica !*

Je me levai enfin, et me dirigeai vers le village, tout absorbé par mes pensées. Une petite fille qui pleurait à chaudes larmes, près d'une maison close, frappa mon attention.

— Eh quoi ! me dis-je, l'âge heureux, le plus beau temps de la vie serait-il celui des pleurs et des cris ? et la différence entre l'enfant et l'homme fait résidait-elle en ceci que l'homme sait cacher ses chagrins, et qu'un enfant ne sait pas encore feindre ?

Et qui voudra se pencher sur ces petits et comprendre leurs grosses douleurs — dont nous rions peut-être parce qu'elles nous semblent trop menues ? — Les enfants sont comme les fleurs ; nous devons nous baisser pour les connaître. Celui qui se donnera cette peine trouvera dans leurs pétales la rosée du ciel, mais hélas ! il apercevra souvent le ver de la souffrance qui leur ronge déjà le cœur. Et quand on a d'un peu près constaté si fréquemment la présence de ce ver, quand on a vu de jeunes âmes en proie à ses ravages, et qui auraient un tel besoin d'une main experte pour panser leurs blessures, on voudrait pouvoir être digne de cette tâche délicate et s'y donner tout entier...

Cependant je m'étais arrêté, regardant dans la nuit noire vers un horizon incertain. Eussé-je dû répondre à qui m'eût demandé ce que je faisais là, par les paroles de notre grand Ségantini : « Je voudrais pouvoir réduire le monde en balle, la presser dans mes mains et en faire une poésie... le rêve est merveilleux ; mais la réalité me tue... » ou plutôt redire avec Edmond Rostand :

« Qu'êtes-vous, rêve, amour, rose rouge ou lys blême
Près de ce grand printemps qu'est l'oubli de soi-même ».

Juin 1919.

— AR —